

Un huron dans les tourbillons de l'histoire

Gérard Raffaëlli (1966)

Il faut bien le dire, rien ne me prédisposait à entrer dans cette prestigieuse maison dont j'ignorais jusqu'à l'existence en fin d'année de terminale.

Rien, ni mon origine sociale ni mon cursus secondaire. Issu d'un milieu plus que modeste, mon père cordonnier, mort alors que j'étais en première, et ma mère obligée alors de prendre un emploi misérablement rémunéré. Ma scolarité avait été celle d'un bon élève dans un bloc scolaire municipal qui ne possédait pas alors la dignité des grands établissements lyonnais comme Le Parc et Ampère. De surcroît, la formation y était à dominante scientifique et le lycée était en conséquence dépourvu de terminale philosophie. C'est donc en Sciences expérimentales que je terminai mon cursus, avec un prix d'excellence grâce aux sciences nat. et aux matières littéraires, car je ne brillais guère en maths-physique. Ce sont des stagiaires d'histoire qui incitèrent mes professeurs à déposer un dossier pour une classe prépa Saint-Cloud au lycée Edouard Herriot, dossier déposé hors délai, mais accepté néanmoins après maintes péripéties.

Une génération singulière

Je voudrais m'arrêter un moment sur le « climat » particulier de cette époque, qui a peut-être fait de certains d'entre nous une génération singulière.

Ma jeunesse se trouve encadrée entre deux moments historiques : les feux mal éteints de la guerre d'Algérie et l'intervention américaine au Vietnam. Chris Marker a illustré cette époque dans un film au titre éloquent : « Le fond de l'air est rouge ». L'heure semblait propice aux mouvements de libération, tandis qu'en Chine une révolution dite « culturelle » envoyait des millions de jeunes à l'assaut des pouvoirs en place. Cette incitation au soulèvement de la jeunesse (« On a raison de se révolter ») fut sans doute un des brandons qui enflammèrent nos esprits adolescents, soucieux de justice et perméables aux idées de révolution.

C'est dans ce contexte que j'intégrai à l'été 1966 cette noble et grande maison, dans la voie de l'histoire où se croisaient celle des temps passés et celle du temps présent. J'avais vingt ans et n'en déplaise à Nizan, j'avais des raisons de penser que c'était « le plus bel âge de la vie ».

Marié, et de ce fait externe, je ne connus d'abord de l'École que les repas au réfectoire, les réunions politiques et les cours d'initiation prodigués par Pierre Lévêque et son inénarrable bouffarde, et bien sûr ceux de notre caïman bien aimé Jean-Louis Biget qui nous faisait partager sa passion pour le Moyen Âge. J'ai découvert à cette occasion ce qu'était l'exégèse d'un texte : l'érudition, la minutie de l'examen du maître m'ont alors ouvert des

perspectives sur ce qu'il était possible de dégager d'un document scruté dans ses moindres recoins. Les voyages d'étude qui accompagnaient notre formation m'initèrent notamment à la subtilité de l'iconographie romane auvergnate dans une ambiance plus que chaleureuse. Je me souviens de la visite de l'église de Saint-Nectaire que le curé avait transformée en pompe à fric (il fallait payer pour éclairer les chapiteaux, encore payer pour éclairer le trésor et les photos étaient bien sûr interdites pour pouvoir vendre les cartes postales), suscitant la sainte colère de notre Prince Tala. À l'occasion d'une visite ultérieure, de nombreuses années plus tard, je pus constater que le système avait encore été perfectionné. Comme l'écrit le photographe Frank Horvat dans son livre *Figures Romanes* où, remerciant les prélats qui l'ont autorisé à travailler sur les sites, il crucifie le curé de Saint-Nectaire, « qui contrôle l'accès aux plus belles sculpture polychromes de France, mais qui se croit investi des prérogatives d'un autre âge, se réservant personnellement les droits de photographie et d'édition, et allant jusqu'à faire fouiller, par des gardes engagés dans ce but, tout visiteur suspecté de cacher une caméra de contrebande ». Ces passionnants voyages nous ouvraient à l'histoire vivante et rendaient la voix aux gargouilles de pierre.

À côté, les cours de licence à Nanterre faisaient pâle figure, réclamant en regard peu d'efforts, laissant beaucoup de temps pour penser à autre chose. Je me souviens d'un « cours » d'histoire romaine qui consista en une série de séances consacrées à copier les indications bibliographiques. Le thème de l'unité de valeur fut abordé lors de la dernière séance...

Un tsunami

Enfin vint le tsunami de Mai 68 qui fit pénétrer avec fracas le monde extérieur dans notre douillet confort universitaire. Au carrefour du travail intellectuel des ENS (l'*aura* d'Althusser qui officiait rue d'Ulm nous ouvrait sur la lecture de Marx des horizons insoupçonnés) et de la contestation nanterroise (faut-il rappeler que la gare de Nanterre s'appelait « La Folie »), un vaste maelstrom s'emparait d'une partie des cloutiers et renvoyait les études au second plan, à l'« horizon des événement » de ce trou noir où s'engouffra notre jeunesse.

Avec le recul, ce moment historique reste pour moi une vaste interrogation et une leçon amère : comment des intellectuels confirmés et une cohorte d'« intellectuels en formation » ont-ils pu s'adonner à l'idolâtrie maoïste ? Comment la simple raison a-t-elle pu abdiquer devant la foi ? La foi. Tout est dit peut-être. Le besoin de croire qui nous amena à accorder plus de crédit aux fantasmagories de Maria Antonietta Macchiochi (*De la Chine*) qu'aux informations et analyses lucides de Simon Leys (*Les habits neufs du Président Mao*).

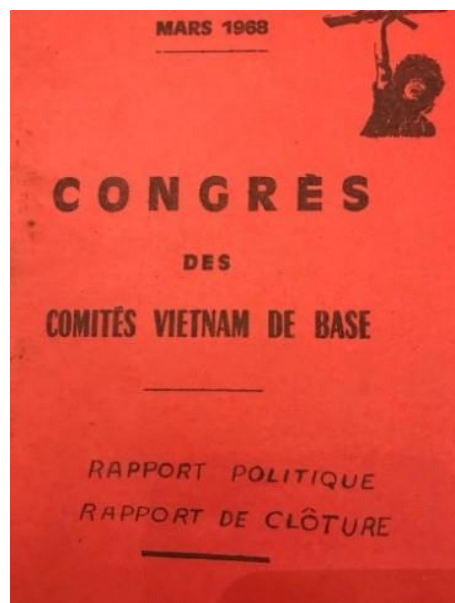
Exterminons les occupants jaunes
Renversons les traîtres qui vendent le pays
Libérons le Sud camarades
Ils ont brisé nos os
Notre sang coule à flot
Mais notre haine remplit le ciel
Marchons tous de l'avant

Refrain

Jurons de sauver la patrie
Jurons de nous sacrifier
Empoignons nos épées
Empoignons nos fusils
Bravant typhons et tempêtes
Dans la lumière batissons notre patrie
Pour tous les âges à venir

Avançons d'un pas ferme camarades
Peuple héroïque du Sud lève-toi
Ecoutez nos fleuves
Ecoutez nos monts
Qui nous appellent à la lutte
Épaule contre épaule
Sous le même drapeau

Hymne du FNL que nous avons appris et chanté lors du meeting de soutien au Viet Nam, à l'École en présence de représentants de l'ambassade au grand étonnement de nos camarades du PCF.





(J'y étais, avec Sartre et Beauvoir, 26 juin 1970...)

L'École fut donc pendant cette période, l'épicentre d'un important mouvement de contestation du « savoir bourgeois » et de « soutien aux luttes du peuple ». Il faudrait presque un livre pour en retracer toutes les occurrences. Quelques souvenirs personnels : l'intervention de la police à l'usine Renault de Flins occupée, amena une mobilisation des maoïstes normaliens et de leurs amis, réunis dans la salle de la résidence au petit matin avec lecture (ô combien stimulante!) d'un extrait de *Comment Yukong déplaça les montagnes*. En substance : « La mort est chose fréquente, mais toutes les morts n'ont pas la même signification. Certaines ont moins de poids qu'une plume, d'autres davantage que le mont Taï Chan ». C'est ainsi qu'une lourde cohorte « montagnaise » se dirigea vers Flins persuadée que le voyage pouvait être sans retour et participa, à un affrontement finalement limité avec le cordon de CRS.

Le second souvenir, toujours lié à l'occupation de Flins, est beaucoup plus douloureux : une action (je ne sais toujours pas laquelle) avait été prévue et un petit groupe devait se rendre *in situ*. Parmi nous, des cloutiers et des lycéens. La matinée n'ayant rien donné, retour à la résidence avec pique-nique sur la pelouse. Puis un départ vers Meulan. Un incident quasi comique (j'ai déchiré mon pantalon) m'oblige à rester à la résidence où se tient une permanence téléphonique. C'est là que nous apprenons la charge des gendarmes sous le pont de Meulan où avait eu lieu le regroupement insolite, charge qui devait entraîner la mort par noyade du lycéen de Mallarmé, Gilles Tautin.

Mais notre terrain de jeu privilégié restait la faculté de Nanterre où j'animais le Comité d'action d'histoire. Entre autres activités, nous publiions un journal « *Clio la rage* » dans lequel nous passions à la moulinette les cours de certains mandarins, ce qui, on le comprendra, n'eut pas l'heur de plaire. L'Université a de la mémoire, et cette activité, je devais la payer par la suite : j'avais été élu sur un poste au CNRS en juin, mais celui-ci fut supprimé pendant l'été (pour raison « budgétaire » !), le président de la commission étant un de ces mandarins très droitiers que nous avons mis en cause. Péripétie, comparée au sort de mon camarade Omar Blondin Diop, dont la scolarité à l'École fut interrompue pour un certificat de licence non passé et qui, après avoir figuré dans *La Chinoise* de Godard, dut

retourner dans son pays (le Sénégal) où, ayant participé aux luttes sociales qui s'y déroulaient, il fut emprisonné et retrouvé étranglé dans la prison de Gorée. Gorée...

Puis les élections convoquées par le Général mobilisèrent le parti de l'Ordre et ses hommes de SAC et de cordes. L'incertitude des lendemains et la peur firent le reste, et une Chambre introuvable légitimée par le suffrage populaire enterra l'espérance d'un changement radical. Du moins dans l'immédiat, mais la queue de comète brilla encore pendant trois longues années. Ce fut à Saint-Cloud un moment particulier. Comme le chantait Colette Magny « en ce temps-là, tout le monde se parlait ». Nous tissions des liens amicaux avec les différents personnels de l'École : agents, secrétaires, ingénieurs, bibliothécaires... Une amicale pensée pour Michelle, Colette, Pierre et tant d'autres. Seul le corps des élèves inspecteurs primaires resta à l'écart du mouvement.

Alors que nous tisonnions tristement les restes refroidis de l'UJCML (l'organisation maoïste née de la scission de l'UEC et dont le dirigeant charismatique Robert Linhart avait sombré dans une profonde dépression), la réunion des quelques cadres subsistants se tint dans la grande salle de la résidence, avec pour objectif la création de la « Gauche Prolétarienne ». Celle-ci préconisait désormais la lutte en direction des usines, et était dirigée par l'austère « ulmien » Benny Lévy, une sorte de Torquemada sans autres armes que psychologiques, mais suffisantes pour faire quelques dégâts et transformer en quasi-secte une organisation politique.

Les actions auxquelles nous participâmes furent trop nombreuses pour être contées et pour beaucoup de peu d'intérêt.

Un épisode assez cocasse néanmoins, mais qui aurait pu finir autrement, m'est resté en mémoire. En soutien aux ouvriers d'UNIC (entreprise de fabrication de camions sise à Puteaux) où nous possédions quelques contacts, nous avons décidé d'une distribution d'un tract dénonçant le syndicat-maison, complice de la direction. Une équipe composée de cloutiers et de militants des environs fut donc constituée pour assurer cette distribution à risque face aux gros bras du syndicat « indépendant » (l'assassinat de Pierre Overney à Renault-Billancourt par le vigile Tramoni incitait à la prudence). J'avais été désigné (étant le seul à posséder un permis de conduire de plus de deux ans exigé par le loueur) pour acheminer l'escouade à l'aide d'un « tub » Citroën. Je chargeai la petite troupe à proximité de la résidence, mais il me fallait faire un demi-tour rue Dailly. Avisant une voie en impasse, j'engageai alors la marche arrière dans ce couloir, lorsque soudain un bruit d'enfer retentit. Les zigotos qui s'ennuyaient à l'arrière n'avaient rien trouvé de mieux que de frapper le plancher du véhicule, à l'aide des manches de bois qu'ils transportaient pour assurer la sécurité de l'équipe. L'impasse en question était la sortie... d'Interpol !!

Les cendres du mouvement mirent quelque temps à refroidir et les années suivantes furent marquées à plus bas bruit par une contestation multiforme où Palestine et soutien aux mouvements sociaux tinrent une place prépondérante, avec comme épicrode clodoaldien la « thurne syndicale ». Le soutien à un mouvement des agents de service de l'École, dont j'avais été l'involontaire porte-parole, me valut les foudres de l'administration (qui m'envoya

en conseil de discipline, et les encouragements du directeur adjoint Pierre Goubert, qui, je le confesse, m'importèrent davantage.

Retour aux études

Puis le temps universitaire reprit sa place. J'avais adhéré à l'idée d'un « mode unique de recrutement » qui aboutit pour certains d'entre nous à un boycott de fait de l'agrégation. Boycott qui n'eut aucun effet significatif. Il fallut donc se rendre à l'évidence et composer avec la réalité. Reprendre le chemin des études exigeantes avec le soutien du pool des historiens qui m'admit comme auditeur libre. La préparation de l'agrégation fut l'occasion de mesurer l'excellence de la formation qui nous était dispensée. Quelques souvenirs marquants : Pierre Lévêque entre deux bouffées de sa pipe, faisant semblant de chercher ses mots, alors même qu'il avait sous les yeux le poly de son cours provenant de Sévigné (nous l'avions aussi !!). Un grand régal. Les cours marathon de Serge Berstein (trois heures en continu avec une petite pause), marqués par un encyclopédisme de bon aloi, et une rigueur qui donnait confiance. Un des aspects déterminants de la formation reçue était la préparation à l'oral, préparation de « sportifs de haut niveau ». J'ai en mémoire la façon magistrale dont Serge Berstein décortiqua le célèbre discours de Thiers sur la « vile multitude ». Une leçon mémorable d'analyse de texte qui m'a très longtemps servi de modèle. Je dois bien sûr évoquer l'empreinte forte laissée par la préparation de l'épreuve de médiévale qui concernait les marchands européens aux XIV^e et XV^e siècles. Le travail fourni par notre caïman bienveillant était considérable. L'imposante bibliographie, avec les emplacements où se procurer les ressources, ne laissait rien au hasard. Nous savions que si nous avions besoin d'un ouvrage sur les épices, les appariteurs devaient aller le chercher à la fac de pharmacie. Ce qui nous a tous marqués, je crois pouvoir le dire, fut la partie du cours consacrée à la Peste Noire de 1347 (que des années plus tard, je retrouvais en CD à la bibliothèque de Tours !). J'avoue que j'ai pris en ce temps-là un plaisir immense à l'étude. Ironie de l'histoire, ces études sur les épidémies en cette année d'agrégation (peste noire, grande peste de Londres, choléra de 1832) me sont revenues en plein visage à l'occasion du covid, m'épargnant la croyance que ce n'était qu'une grippette passagère.

Il faudrait aussi remercier l'ami Hervé, qui, avec constance et patience essayait de nous initier – entre autres - à l'architecture anglaise du XVII^e siècle. Je dois confesser que l'histoire moderne n'était pas ce qui me faisait vibrer le plus. Aujourd'hui encore, cela reste pour moi un domaine à explorer.

L'excellence de la formation reçue, fit de l'épreuve d'agrégation une formalité. Restait à choisir un chemin. Vite écartée la tentation de l'ENA, je consacrais ma carrière à l'enseignement. Ce que l'École de la République m'avait donné, je devais pouvoir le rendre. Je m'y suis essayé. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire si j'y ai réussi.



Gérard Raffaëlli

Né en 1946, agrégé en 1972, j'ai donc consacré l'essentiel de mon activité à l'enseignement: d'abord au collège d'Aubergenville qui accueillait les enfants des ouvriers de Renault Flins, amusante ironie de l'histoire, puis au lycée du Vésinet (un autre monde), puis au lycée de Poissy. À partir de 1982, je fus chargé de la formation continue en économie des professeurs d'histoire de l'Académie de Versailles, ainsi que d'un enseignement en hypokhâgne à Enghien. Le développement de la formation continue me vit multiplier les stages, tandis que l'on me muta au lycée Chaptal de Paris pour enseigner en prépa HEC. Depuis 1983, j'enseignais aussi à l'Université comme chargé de TD, à Créteil d'abord, puis à Nanterre, malgré l'oukase de René Rémond (que nous n'avions pas ménagé aux heures chaudes à travers notre feuille *Clio la rage*). Candidat à un poste d'IPR, j'eus le privilège d'être à la fois nommé et celui d'être l'inspecteur « le plus bref », puisque le lendemain de la publication au BOEN, on me proposa l'alternative suivante : un poste d'IPR à Limoges (je ne sus jamais si c'était un gag) ou la « grande khâgne » de Condorcet. J'optais donc pour la seconde proposition. J'y fus heureux et y demeurai jusqu'à l'heure de la retraite en 2006.

J'ai alors quitté la Région parisienne pour les bords de Loire (Fondettes) en 2007 et ne l'ai jamais vraiment regretté. Je me suis consacré à ma seconde passion : le jardinage et particulièrement la culture des iris. Atteint d'une « longue maladie », je fais face : la bête est coriace et le moral reste celui d'un combattant. Décidément l'histoire est ironique : les anticorps monoclonaux qu'on m'injecte sont issus de cellules ovariennes de hamsters... chinois !